

Les vampires

Les vampires étaient en réalité des créatures parfaitement adaptées à un cinéma limité et défini par la censure. Créatures à sang froid, commettant leurs forfaits sans être vues (discretion remarquable), métaphore de (donc détour, allusion à) l'emprise amoureuse et de (à) la possession sexuelle, elles savaient incarner et provoquer l'effroi dans le cadre assigné par la décence et les convenances d'une époque puritaine. Mais dès que la violence et la sexualité obtiennent le droit d'être représentées sans tabou, le vampire perd ce qui faisait sa pertinence, et se trouve très rapidement "ringardisé" : le maniérisme rigide de ses pratiques et le raffinement de sa sauvagerie ne fonctionnent plus aux yeux d'un public désormais habitué à une débauche d'hémoglobine généralisée. Le sang versé (ou, plutôt, qui gicle tous azimuts) dans les images de cinéma a dissout sans espoir de retour la figure racée du vampire de naguère : elle ne perdure qu'à travers les manières débraillées et orgiaques des séries Z. **Blade** (1998, 2002, 2004) n'est pas du très bon cinéma, mais est assez carré (à commencer par l'interprétation de Wesley Snipes) et maîtrisé pour sembler en fin de compte plutôt malin. Cela n'empêche pas que depuis maintenant presque 50 ans, le moindre geste, le moindre coup de feu peuvent (cf. le récent et impressionnant **Killing Fields** de Ami Canaan Mann, mais aussi les derniers films de Jacques Audiard, où le corps est le lieu de toutes les pulsions et violences, de tous les accidents et outrages) faire plus de ravages et avoir plus de portée dramatique (ou horrifique) que les actes nocturnes et contre-nature du fier chiroptère qui passait par là. Le vampire est le symbole de la part monstrueuse des êtres humains ; or, de symbole il n'y a plus besoin depuis qu'il est permis de tout montrer : aujourd'hui un tueur est scénariquement envisagé comme pleinement monstrueux et l'est effectivement bien plus que les monstres du cinéma pudique, romanesque et elliptique d'autrefois. Dracula et ses frères de sang sont la marque d'une époque, d'une sensibilité, d'une manière de raconter et de ressentir totalement disparues dans le cinéma populaire.

Nosferatu. Friedrich Wilhelm Murnau. 1922. [B.S.]¹

Murnau est un inventeur : il déploie à chacun de ses films une esthétique nouvelle, qui marque durablement l'esprit des spectateurs. Aujourd'hui démodé, on peut encore percevoir et comprendre comment sa mise en scène (mais aussi l'interprétation de Max Schreck) a pu impressionner le public de l'époque et lui inspirer, par moments, de l'effroi.

Dracula. Tod Browning. 1931. [B.S.]

Certes l'oeuvre a beaucoup vieilli, certes la mise en scène souffre d'une certaine pesanteur (qui vient du fait que le cinéaste n'arrive pas à intégrer le parlant, c'est-à-dire à rendre vivantes et naturelles les scènes dialoguées), mais sa naïveté, son charme, sa poésie donnent aujourd'hui à ce film ancien et démodé une puissance qu'aucun trucage moderne ne saurait égaler. Bela Lugosi, acteur d'origine hongroise, interprète le comte Dracula.

Vampyr. Carl Theodor Dreyer. 1932.

Un cinéaste mythique met en scène le monde des ténèbres, et orchestre une partition visuelle d'une incroyable inventivité. Dreyer décline sur tous les modes l'étrangeté : du drolatique à l'effroi, il nous promène dans un récit échevelé, laissant de côté tous les repères classiques. Ce film hors-norme est un chef d'oeuvre.

La Marque du vampire. Tod Browning. 1935.

Il se pourrait bien que ce moyen-métrage soit le film de vampire le plus raffiné, le plus malicieux, le mieux ciselé du genre. Tod Browning et ses scénaristes ont mis au point

¹ La mention [B.S.] signale une adaptation du roman de Bram Stoker

un récit qui à la fois nous entraîne et s'amuse à dénoncer ses artifices. L'intention est baroque : chaque trucage est ici le signe du faux, de l'illusion qu'est toute représentation. La chouette empaillée (mascotte déjà vue dans l'opus de 1931) qui volette à travers le champ visuel à plusieurs reprises, et dont on croit même voir les fils qui la suspendent et l'animent, est l'emblème amical, essentiellement ludique, de ce film exemplaire.

Le Cauchemar de Dracula. Terence Fisher. 1958. [B.S.]

Il est assez mystérieux que les quelques films que Fisher a consacrés au personnage de Dracula, et que la Hammer a produits, aient eu le succès que l'on sait, et aient fait date dans l'histoire du cinéma fantastique : l'art du récit ne dépasse pas le niveau de l'académisme le plus niais, la mise en scène est d'une constante bêtise, l'interprétation (Christopher Lee en tête) est soit grotesque, soit fade (excepté Peter Cushing, formidable Van Helsing).

Le Bal des vampires. Roman Polanski. 1966.

La mise en scène de Polanski (qui tient le rôle du stupide Alfred, tandis que Sharon Tate, son épouse, qui quelques années plus tard, enceinte, sera victime d'un meurtre "satanique", joue le rôle de la belle Sarah) est inspirée et créative ; le scénario met en place un pastiche quelquefois très laborieux.

Les Prédateurs. Tony Scott. 1983.

Bien que ce film n'échappe pas à certains travers kitsch du cinéma des années 80 (un côté un peu trop facilement *clip*), sa démarche stylistique surprend, et impose son panache. Tout un visuel pastel et écrit se déploie au gré d'une série de séquences qui, revues 25 ans plus tard, tiennent encore la route ; Tony Scott a su en réalité renouveler dans cette série B un univers depuis longtemps desséché.

Dracula. Francis Ford Coppola. 1992. [B.S.]

Avec ce film virtuose (par sa mise en scène) et sincère (une exploration du deuil) Francis Ford Coppola rend ici tout autant hommage au Septième Art qu'à la figure complexe, romantique, maléfique, révoltée, du héros des Carpates. Le comédien Gary Oldman est impressionnant (rage, désespoir, séduction, sentiments, vice, déchaînement animal). Wynona Rider (comédienne météore) est une Mina Murray tendre et adorable.

Ed Wood. Tim Burton. 1994.

Dans ce film consacré au "plus mauvais cinéaste du monde" (Ed Wood, interprété par Johnny Depp), Tim Burton revisite les derniers jours de Bela Lugosi (Martin Landau). Instants crépusculaires, pathétiques et excentriques, qui sont censés (mais censés seulement) restituer fidèlement la fin de vie de celui dont le nom reste attaché (pour ce qui est du cinéma) à Dracula.

Entretien avec un vampire. Neil Jordan. 1994.

Ce film a au moins un intérêt : séparer l'ivraie du bon grain. Pour qui avait jusque-là un doute, Neil Jordan apporte la preuve que Tom Cruise est un comédien largement insuffisant, tandis que Brad Pitt est, quant à lui, capable d'insuffler à ses rôles une dimension intérieure proprement troublante. Par ailleurs, ce beau film est certainement avec celui de Coppola celui qui a su le mieux explorer un univers, avec

la part de ténèbres, de poésie, de romanesque et de romantisme qui manquent en règle générale aux autres oeuvres.

Une nuit en enfer. Robert Rodriguez. 1996.

Deux malfrats (interprétés par George Clooney et Quentin Tarantino) sèment la terreur et la mort au gré de leur virée déjantée sur les routes américaines. Un soir, ils font halte dans un motel d'un genre particulier : les habitués de l'endroit ne sont autres que des créatures assoiffées de sang : des vampires prêts à se déchaîner. Ce film est à consommer exactement pour ce qu'il prétend être : une série Z totalement maîtrisée, savoureusement trash.

Eyes wide shut. Stanley Kubrick. 1999.

Il n'est pas question ici de vampires. Mais la métaphore est opérante : quelles forces cachées (et néanmoins effectivement à l'oeuvre) vampirisent la société, la vie conjugale, la solitude de chacun ? A la presque-fin de ce récit étrange, Stanley Kubrick emprunte à Murnau et fait du personnage que joue Tom Cruise un nouveau Nosferatu : incapable d'assumer les fantômes qui le hantent, de vivre ses désirs refoulés, il se sent perdu, dépossédé de lui-même. Vivant, et non-vivant.

Morse. Tomas Alfredson. Suède. 2009.

Tiré d'un roman de John Ajvide Lindquist, le film de Tomas Alfredson marque par sa grande délicatesse de traitement : il fonctionne comme une chronique sociale (l'action se déroule dans une banlieue pauvre, dépressive, de Stockholm) et adolescente (un garçon de 12 ans, Oskar, est confronté à la méchanceté de certains de ses camarades de classe, à un père attentif quand il ne boit pas, et à une fille de son âge, Eli, qui est en réalité un vampire).

Par ailleurs, le film déploie par moments (les scènes horribles) la maestria et le délire farfelu des meilleurs films de série Z : impossible par exemple d'oublier la scène où une poivrote défraîchie se fait agresser par un bataillon de chats domestiques, ni celle où (étant devenue une créature de la nuit) elle s'embrase au petit matin dans la chambre d'hôpital où elle avait été admise.

Thirst. Park Chan-wook. Corée du sud. 2009.

Un prêtre (interprété par Song Kang-ho, acteur coréen devenu incontournable au fil des années) décide de se porter volontaire dans le cadre d'un protocole médical. Il tombe malade, est transfusé, meurt, et ressuscite (à cause du sang qu'il a reçu). La mise en scène est souvent puissante, ainsi que l'interprétation. Le scénario marie habilement la dimension dramatique et passionnelle, et le grotesque.

Twilight 4 : Révélation, 1ere partie. Bill Condon. 2011.

Le romantisme adolescent de la saga souffre d'une certaine et constante niaiserie : l'amour qu'éprouve Bella, simple mortelle, pour le bel Edward Cullen (Robert Pattinson), vampire classieux, tendre et sensible, sous le regard jaloux de Jacob Black, loup-garou au sang chaud, donne lieu à une accumulation de situations et motifs éculé(e)s. Il est dommage que les bonnes manières, le tact, la délicatesse, l'allure aristocratique, du vampire amoureux ne parviennent pas à constituer une matière intéressante et consistante. Quant aux images, elles sont d'une constante et parfaite tenue.